

ÉTHIOPIE

«L'empire des cinq ans»

■ Il est curieux de penser que l'homme qui a donné à l'Italie un empire, quoique fragile et éphémère, a été justement ce Benito Mussolini qui, les 26 et 27 septembre 1911, organisait dans la province de Forlì la protestation contre la guerre de Libye et finissait pour cela en prison, condamné à un an de détention, avec Pietro Nenni et Aurelio Lolli. On est surpris de constater que l'homme qui a organisé la plus grande expédition coloniale de tous les temps est le même qui, l'été 1913 après la fin de la conquête de la Libye, invitait les socialistes à «exaspérer et (à) rendre plus aigu l'état d'esprit antiguerrier et anti-libyen» et qui soulignait avec satisfaction que «les classes dominantes se fourraient magnifiquement dans une imperie en Afrique».

L'anticolonialisme de Mussolini, compte tenu de sa courte durée, devait être cependant très superficiel. Déjà en 1920 il revendiquait pour l'Italie la Tunisie : l'année suivante il annonçait qu'«il est fatal que la Méditerranée redevienne nôtre. Hissons le drapeau de l'empire, de notre impérialisme, qui ne doit pas être confondu avec celui de marque prussienne ou anglaise». Plus tard, arrivé au pouvoir grâce à la marche sur Rome, il alla jusqu'à faire de la politique coloniale l'un des instruments essentiels de son action, tant sur le plan international, pour pouvoir imposer son révisionnisme, que sur le plan intérieur, pour pouvoir mobiliser les masses. S'étant engagé dans cette voie, il la suivit jusqu'à ses conséquences extrêmes. Si Giolitti, en 1911, avait défié l'Europe pour aller en Libye, le Duce du fascisme, en 1935, alla jusqu'à défier le monde entier pour conquérir l'Éthiopie.

Grâce à l'annexion de cet immense pays, très différent des stériles colonies préfascistes, il entendait non seulement offrir aux Italiens la désormais mythique «place au soleil», une nouvelle et enthousiasmante frontière, une terre vraiment féconde, mais aussi détruire les armées abyssiniennes et laver une fois pour toutes la honte d'Adoua. Pour atteindre ce but, il décida que l'on pouvait courir tous les risques, depuis celui de mettre en crise le

régime jusqu'à celui de provoquer un conflit en Europe. Aucun homme d'État des temps modernes n'a peut-être assumé une si grave responsabilité.

Quoique préparée militairement au cours des neufs premiers mois de 1935, l'entreprise africaine avait été toutefois conçue dans ses lignes essentielles par Mussolini au moins dix ans plus tôt. Déjà en 1925, en effet, il avait donné au ministre des colonies, Lanza di Scalea, des directives secrètes ayant pour objectif final la destruction de l'empire éthiopien. L'année suivante, au cours d'une visite en Tripolitaine, il avait déclaré d'un ton menaçant qu'«en Afrique il y a de la place et probablement de la gloire pour tout le monde. Nous avons faim de terres car nous sommes prolifiques et nous entendons rester prolifiques».

Depuis ce moment-là, Mussolini n'avait plus cessé de penser à la conquête de l'Éthiopie et l'avait préparée du point de vue politique, diplomatique et militaire, en faisant preuve, dans cette opération complexe, de grande ténacité et patience, non dépourvues de cynisme et de témérité. Et s'il avait été obligé d'attendre dix ans pour réaliser son projet, c'était en grande partie à cause de la nécessité de réoccuper auparavant la Libye, qui avait été presque entièrement perdue pendant la guerre mondiale, et de rétablir l'autorité de l'Italie dans les sultanats du nord de la Somalie. En effet, une fois achevée en 1932, avec la pendaison d'Omar el-Moukhtar et l'extermination des populations du Djebel cyrénaïque, la «pacification» de la Libye, Mussolini avait pu déplacer toute son attention vers le lointain échiquier d'Afrique Orientale, en accélérant le rythme de la préparation militaire et politique de l'entreprise.

Deux ans plus tard, le jeu de Mussolini avait été favorisé par l'affrontement d'Oual Oual, dans le désert de l'Ogaden, le 5 décembre 1934, entre les hommes armés du «fitaurari» Sciferra et les «doubats» du capitaine Cimmaruta. Quoique assez grave - il y avait eu 300 morts du côté abyssinien et 21 du côté italien -, l'incident aurait pu être réglé, comme on l'avait fait pour les autres

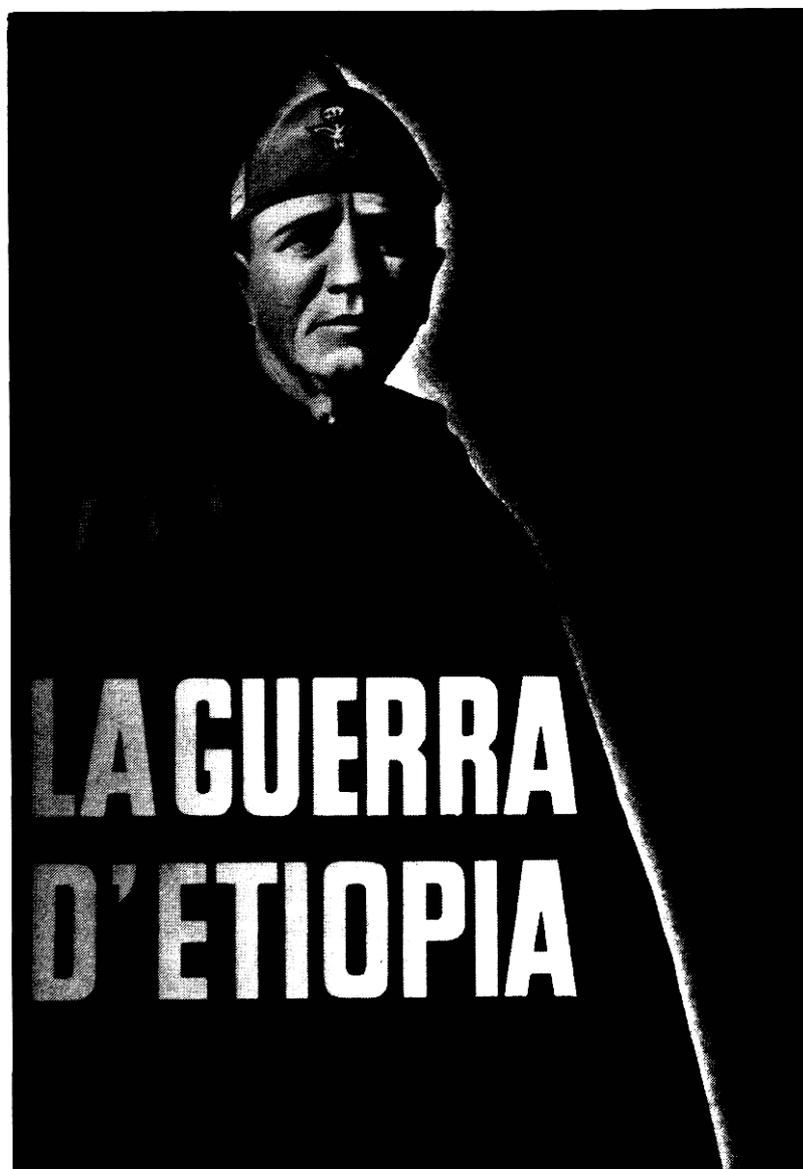
51 incidents de frontière qui s'étaient produits dans la Corne de l'Afrique au cours des douze dernières années. Il le pouvait d'autant plus si l'on considérait que la responsabilité de l'affrontement appartenait exclusivement aux Italiens, qui s'étaient introduits pour plus de 150 kilomètres en territoire éthiopien pour s'emparer du point d'eau vital d'Oual Oual. Toutefois Mussolini, qui cherchait justement un prétexte pour pouvoir agresser l'Éthiopie, repoussa toute hypothèse de compromis en imposant à l'empereur Haïlé Sélassié des réparations tellement humiliantes qu'elles en étaient inacceptables.

Bien que la guerre italo-éthiopienne n'éclate que le 3 octobre 1935, c'est depuis Oual Oual que Mussolini commence à mettre au point son plan d'agression, décidé désormais à aller jusqu'au bout. Le 24 décembre, en effet, il autorise le général Emilio De Bono à partir pour l'Erythrée, où il prendra le commandement de l'armée d'invasion. Le 27, il ordonne la mobilisation générale en Somalie et la mobilisation partielle en Erythrée. Le 30, il remet à ses plus proches collaborateurs un «aide-mémoire» très secret par lequel il assume la responsabilité historique de l'agression et indique les buts finaux de l'entreprise. «Une fois décidée cette guerre - lit-on au paragraphe 6 de ce document - l'objectif ne peut être que la destruction des forces armées abyssiniennes et la conquête totale de l'Éthiopie. L'empire ne peut pas se faire autrement». Le 7 janvier 1935, enfin, en signant avec Laval les accords italo-français de Rome, Mussolini s'assure, en substance, le «désistement» de la France, c'est-à-dire les mains libres en Éthiopie.

Pendant les dix mois qui séparent l'affrontement d'Oual Oual du jour où le «quadrumviro» De Bono franchit le Mareb, le fleuve qui marque la frontière avec l'Éthiopie, Mussolini dirige personnellement l'équipement du corps expéditionnaire sans économiser ni les hommes ni les moyens, se souvenant toujours qu'à Adoua, dans la journée fatidique du 1er mars 1896, faute de quelques milliers d'hommes, le général Baratieri avait subi la plus sévère des

défaites. Au général De Bono, qui comptait commencer l'expédition avec 100 000 soldats nationaux, il en promet presque le double, en plus de 65 000 «ascaris» à recruter sur place. «Je veux pécher par excès, pas par défaut», lui explique-t-il. Aux promesses succèdent les faits. Rien qu'entre mars et septembre 1935, 498 bateaux arrivent dans la rade de Massaoua et débarquent 177 431 hommes, 24 531 quadrupèdes, 4 278 véhicules automobiles, 580 canons, 122 chars, 125 avions et des matériaux divers pour 548 658 tonnes. Mais pendant les sept mois du conflit Mussolini, toujours obsédé par le souvenir d'Adoua, envoie en Erythrée et en Somalie d'autres divisions, en mettant ainsi à la disposition de ses généraux plus d'un demi-million d'hommes (soldats italiens et «ascaris» érythréens, somaliens et libyens).

Ayant achevé la préparation militaire et idéologique du pays, le 2 octobre 1935, Mussolini s'adresse aux Italiens qui remplissent les places de la péninsule et leur annonce qu'«une heure solennelle va sonner dans l'histoire de la patrie». Le lendemain, à l'aube, sans aucune déclaration de guerre, les troupes de De Bono franchissent le Mareb et le Belesa, pendant que Graziani applique le «Plan Milan» en attaquant l'Éthiopie à partir du sud. En très peu de jours les trois corps d'armée opérant dans le Tigré s'emparent d'Adoua, Axum, Adigrat, en effaçant le souvenir d'anciennes et amères défaites et en faisant monter au zénith le moral des Italiens. Mais Mussolini n'est pas encore satisfait du rythme des opérations et il submerge de télégrammes le vieux De Bono, l'invite à poursuivre l'avance avec plus d'élan, lui indique Maqalié comme objectif extrêmement urgent et capital, l'accuse d'excès de prudence. Et, dès que De Bono a conquis Maqalié, il lui ordonne de continuer immédiatement en direction d'Amba Alagi. De Bono réplique par un télégramme âpre et polémique. Non seulement il met en évidence les énormes difficultés à ravitailler un corps expéditionnaire opérant déjà à 500 kilomètres de la mer, mais il précise que, «le douloureux souvenir historique mis à part, la position d'Amba Alagi n'a aucune importance stratégique». En guise de réponse, Mussolini lui enlève le commandement et le remplace par le maréchal Pietro Badoglio.



Pietro Badoglio, duc d'Addis Abeba. La guerre d'Éthiopie (préfacé par Le Duce), 1936.

En liquidant brutalement De Bono, Mussolini comptait sûrement pouvoir accélérer la marche en avant. Mais une grande déception l'attend. Badoglio, arrivé en Erythrée le 28 novembre 1935, ne décidera de reprendre l'offensive que le 20 janvier 1936. Avec son passé, sa position éminente au sein de l'armée, sa forte personnalité, Badoglio ne se laisse pas intimider par les télégrammes de Mussolini et agit exactement comme l'aurait fait De Bono s'il avait gardé le commandement, c'est-à-dire en se fortifiant sur les positions déjà atteintes, en améliorant les lignes de communication, en rapprochant les dépôts.

Sa prudence est d'autant plus justifiée que les Éthiopiens, ayant fini de se rassembler, après des semai-

nes de marche sont parvenus avec leurs armées au contact des lignes italiennes. Ras Mulughietta s'est retranché en effet sur l'Amba Aradam et menace avec ses 80 000 hommes le camp fortifié de Maqalié. Ras Cassa s'est réuni à ras Sejum (qui jusque-là était resté seul à affronter les envahisseurs) et il avance avec 40 000 hommes armés dans le Tembien avec le secret espoir d'atteindre Hausien et de surprendre Badoglio par derrière (et il faillit bien réussir). Quant à ras Immirou, le plus génial et chanceux des généraux abyssiniens, à la mi-décembre il a franchi le Tacazzè à la tête de 40 000 hommes, battu durement les Italiens à Dembeguinà, obligé la division «Gran Sasso» à se retirer précipitamment et, en poursuivant son offen-

sive, est arrivé derrière le camp fortifié d'Adoua-Axum, en reconquérant tout le Sciré et en envoyant de gros contingents d'hommes armés jusqu'au-delà de l'ancienne frontière, en Erythrée, pour y faire sauter des dépôts de munitions et perturber les lignes de ravitaillement.

Dans le but de bloquer l'offensive de ras Immirou et de ras Cassa, Badoglio demande à Mussolini l'autorisation d'utiliser les gaz, arme interdite par les conventions internationales, souscrites même par l'Italie. Mussolini l'accorde immédiatement, sans hésiter. Le résultat est qu'entre le 22 décembre et le 18 janvier 1936 plus de 2 000 quintaux de bombes, chargées en grande partie d'ypérite, sont lâchées non seulement sur les armées éthiopiennes, mais aussi sur les villages sans défense, sur les troupeaux, les pâturages, les cultures, les rivières, les lacs. Sur les effets dévastateurs des incursions aériennes fascistes c'est Haïlé Sélassié lui-même qui porte un témoignage dramatique : «Tout être vivant qui était touché par la pluie légère tombée des avions, qui avait bu l'eau empoisonnée ou mangé de la nourriture contaminée, s'enfuyait en hurlant et allait se réfugier dans les cabanes ou au cœur des bois pour y mourir. Il y avait des cadavres partout, dans chaque fourré, sous chaque arbre, partout où il y avait un semblant de refuge. Bientôt une odeur insupportable pesa sur toute la région. On ne pouvait pas penser à enterrer les cadavres, puisqu'ils étaient plus nombreux que les vivants. Il fallut s'adapter à vivre dans ce charnier. Dans le pré avoisinant notre Quartier Général, à Quoram, plus de 500 cadavres se décomposaient lentement».

Ayant brisé par les gaz l'élan des armées éthiopiennes et concentré entre temps sur la ligne du front, entre Adoua et Maqalié, presque 500 canons, la plus grande masse d'artillerie jamais vue sur le continent africain, le 20 janvier Badoglio se sent enfin en mesure de prendre lui-même l'initiative. Il explique à l'impatient Mussolini : «J'ai toujours eu pour règle d'être méticuleux dans la préparation pour pouvoir être impétueux dans l'action». Il tient cet engagement. Grâce à sa domination absolue du ciel, à son énorme supériorité en hommes, moyens, ravitaillement, technologie, et profitant de l'énorme erreur des Ethiopiens - avoir accepté le heurt frontal au lieu de se replier sur la guérilla -, Bado-

glio réussit en moins de quatre mois à battre séparément les quatre armées ennemies déployées sur le front septentrional. Il bas ras Cassa et ras Sejum dans les montagnes du Tembien en deux batailles successives, dont la première avait eu une issue incertaine. Contre ras Mulughieta, qui s'était retranché sur l'Amba Aradam, il lance 70 000 hommes appuyés par le feu de 280 canons et de 170 avions, l'obligeant à une fuite désordonnée vers le sud. Il lance ensuite deux corps d'armée contre le plus téméraire des généraux éthiopiens et il essaie de l'anéantir par une manœuvre en tenaille, mais ras Immirou a deviné le dessein de son adversaire et, bien qu'obligé de se replier au-delà du Tacazzé, il parvient à sauver une partie de son armée après avoir infligé aux Italiens, dans la bataille du Sciré, le plus grand nombre de morts et de blessés de toute la campagne : 63 officiers, 894 soldats italiens et 12 érythréens.

Pendant que Badoglio liquide, dans le nord de l'Ethiopie, le gros des forces abyssiniennes, dans le sud du pays Graziani agit avec moins de rapidité, d'une part parce qu'il dispose de moyens moins importants, de l'autre parce que la nature semi-désertique des lieux lui crée d'innombrables obstacles. En janvier 1936, en tout cas, il réussit à battre la petite armée de ras Destà Damtèu, qui avait eu l'audace de se diriger sur l'italienne Dolo après une marche de 500 kilomètres, freinée sans cesse par des bombardements à l'ypérite. Ayant bloqué avec la bataille du Ganale Doria la marche en avant de Destà, Graziani poursuit les restes de l'armée éthiopienne, les pulvérise et entre dans Neghelli le 19 janvier. Sur le front de l'Ogaden, au contraire, Graziani est obligé de marquer le pas et même, quelquefois, de subir l'initiative du «degiac» Nasibou Zamanuel et de ses conseillers turcs, qui ont construit, pour défendre Djidjiga et Harar, une série de fortifications dénommée «Mur Hindenburg».

Fin mars 1936, il ne reste ainsi, pour barrer la route d'Addis Abeba à Badoglio, que l'armée commandée par l'empereur en personne, disposant de 31 000 hommes, 2 300 mitrailleuses et une trentaine de canons et mortiers. A l'aube du 31 mars 1936 les Ethiopiens, divisés en trois colonnes, attaquent les deux divisions érythréennes et la division alpine «Pusteria», qui se sont retran-

chées près du village de Mai Ceu. Pendant treize heures de suite, alors que le Négus en personne participe aux combats en maniant un canon antiaérien, des soldats d'élite de la Garde Impériale, des fantassins et des irréguliers lancent des assauts à répétition, pour tenter de percer une brèche dans la défense italienne, mais sans succès. Badoglio, chevaleresque pour une fois, reconnaît qu'ils ont fait «preuve de solidité et d'un degré élevé d'entraînement, ainsi que d'un superbe mépris du danger». Ce qui ne l'empêche pas, lorsque les Ethiopiens sont obligés de se replier, de lancer sur eux toute l'aviation de l'Erythrée, qui les submerge d'ypérite, transformant leur retraite vers le lac Ashiangi en un désastre. Haïlé Sélassié se souvient : «Ce fut un charnier comme il y en avait eu peu au cours de cette guerre, qui fut pourtant sans merci. Le poison terminait ce qu'une explosion de bombe avait commencé».

Après Mai Ceu, Badoglio ne trouve devant lui que le vide. Et pendant que Graziani lance l'offensive finale à partir du sud, contre l'armée du «degiac» Nasibou, et le bat dans une série de très durs combats à Giana-gobò, Birgot, Ganu Gadu, s'ouvrant la route en direction d'Harar et du chemin de fer qui passe par Dire Daoua, Badoglio se dirige vers Addis Abeba à la tête d'une colonne motorisée. Le 3 mai, immédiatement après que la colonne ait franchi le col du Termaber, où les Ethiopiens ont provoqué une vaste interruption de la route, Badoglio reçoit un télégramme de Mussolini qui précise, s'il en était besoin, le sort qu'il entend réserver à tous les Ethiopiens qui s'opposent à la domination italienne : «Après avoir occupé Addis Abeba, Votre Excellence donnera des ordres pour que : 1) l'on fusille sommairement tous ceux qui seraient surpris les armes à la main dans la ville ou dans les environs ; 2) l'on fusille sommairement tous les soi-disant jeunes éthiopiens, barbares cruels et prétentieux, responsables moraux des pillages ; 3) l'on fusille tous ceux qui auraient pris part à des violences, des pillages, des incendies ; 4) l'on fusille sommairement tous ceux qui n'auraient pas livré, après un délai de 24 heures, armes à feu et munitions».

Dans l'après-midi du 5 mai, arrivé en vue de la capitale éthiopienne, le maréchal Badoglio descend de sa voiture et envoie à Mussolini ce télé-

coloniale», qui dureront sans interruption jusqu'au mois de mars 1937. Avec ces opérations Graziani liquide les restes de l'armée éthiopienne et une grande partie des chefs nommés par l'Empereur, en employant les mêmes méthodes impitoyables qui en Cyrénaïque, en 1930-31, lui ont assuré la réputation d'homme sanguinaire et déloyal. Ainsi, de la même façon qu'il n'a pas eu pitié, en Cyrénaïque, du vieil Omar el-Moukhtar et l'a fait pendre, il fait fusiller, en Ethiopie, les trois frères Cassa après leur avoir garanti la vie sauve en cas de reddition. Une mesure que même le ministre de l'Afrique Italienne, Lessona, définit comme «une infamie et une erreur nuisible à notre prestige».

Si la rébellion, au lieu de se calmer, prend une vigueur nouvelle, c'est précisément à cause de l'incapacité de Graziani de gouverner autrement que par la force brutale et de son inaptitude à affronter les situations d'urgence. Le 19 février 1937, pendant que le vice-roi Graziani assiste à une cérémonie dans l'enceinte du Petit Ghebi, deux jeunes Erythréens, Abraham Debotch et Mogus Asghedom, attentent à sa vie en lançant des grenades. La réaction de Graziani - qui, dans l'attentat, a été blessé, mais pas gravement - est rageuse, féroce, jusqu'à permettre à des commandos organisés par le secrétaire fédéral fasciste d'Addis Abeba, Guido Cortese, de mettre la ville à feu et à sang pendant trois jours de suite. Un témoin, le journaliste Ciro Poggiali, note dans son journal secret que «tous les civils (italiens) se trouvant à Addis Abeba se sont chargés de la vengeance, menée de façon foudroyante avec les méthodes du «squadrismo» fasciste le plus authentique. Ils se déplacent, armés de gourdins et de barres de fer, en tuant tous les indigènes qui se trouvent dans la rue. Je vois un chauffeur qui, après avoir abattu un vieux nègre d'un coup de massue, lui transperce la tête avec une baïonnette. Inutile de dire que ce carnage s'abat sur des gens ignorants de tout et innocents».

Le bilan du massacre est très lourd. Trente mille victimes, selon les estimations éthiopiennes, de quatre à six mille, selon d'autres estimations, peut-être plus faibles. Mais les représailles ne sont pas terminées. Ne pouvant pas s'emparer de ceux qui ont conçu et réalisé directement l'attentat, Graziani liquide même ce qui reste de l'intelli-

gents éthiopienne ; sur la base du simple soupçon que les deux terroristes érythréens pourraient avoir trouvé protection à Debrà Libanòs, il fait fusiller 449 moines et diacres de cette ville conventuelle : et il ordonne même de supprimer quelques milliers de devins et de chanteurs ambulants, coupables seulement d'avoir prédit la fin imminente de la domination italienne. Sans compter les 400 notables déportés en Italie et d'autres milliers d'opposants envoyés dans les camps de concentration de Danane et Nocra, d'où il est difficile de sortir vivant.

Ce sont précisément les représailles sauvages de février-mars 1937 qui alimentent la révolte, qui semblait éteinte après la liquidation des restes de l'armée impériale. Mais celle qui éclate soudainement à l'été 1937 est une rébellion différente, une résistance qui n'est plus liée aux noms prestigieux de l'aristocratie impériale, mais qui est exprimée par la population paysanne elle-même, qui se sent menacée d'extermination et qui supporte mal la domination italienne, fondée sur la ségrégation raciale.

Sous cette tempête de coups, Graziani cherche à réagir et à boucher les trous en puisant des troupes dans les régions plus tranquilles et en demandant des renforts d'Italie. Mussolini envoie d'urgence six bataillons spéciaux métropolitains, tandis que Lessona, le 12 septembre, envoie au vice-roi ce télégramme, qui indique clairement qu'à Rome la panique est en train de succéder à l'inquiétude : «Le Duce recommande que, dès que tu auras réuni des forces suffisantes, tu agisses avec la plus grande énergie contre les rebelles en employant tous les moyens. Il faut absolument reprendre au plus vite le contrôle des zones infectées, parce que le prolongement de cette situation d'incertitude favorise l'extension de la rébellion». Trois jours plus tard c'est Mussolini en personne qui presse Graziani, d'un ton péremptoire, qui n'admet pas d'atermoiements : «Je suis disposé à envoyer des bataillons et des avions, mais la révolte doit être brisée avec la plus grande énergie et le plus rapidement possible. Que l'on ne perde plus de temps».

Graziani dispose, pour la répression, de 157 000 soldats italiens et de 60 000 «ascaris» indigènes : toutefois il n'arrive pas à faire face à la situation, doit abandonner de vastes

territoires et subir des pertes très considérables, comme il est obligé de le révéler le 21 décembre 1937 dans son dernier rapport à Mussolini, avant d'être rappelé en Italie : «L'âpreté de la lutte soutenue pendant ces dix-huit mois après l'occupation de la capitale est résumée par le chiffre de 13 000 hommes perdus, entre nationaux et coloniaux, et 250 officiers, c'est-à-dire environ trois fois les pertes subies dans la grande guerre». La dernière suggestion que donne le vice-roi, avant de céder le commandement, est d'entourer de barbelés toutes les garnisons italiennes de l'empire, et même si Mussolini repousse avec indignation cette proposition, la vérité est qu'à la fin de 1937 les Italiens ne sont maîtres que des centres habités et des lignes de communication, tandis que les campagnes, malgré les ratisages incessants, sont passées sous le contrôle effectif des patriotes éthiopiens.

Pour remplacer Graziani, destitué à cause de son incapacité mais aussi de ses excès, est envoyé en Afrique Orientale Italienne (AOI) Amédée de Savoie, duc d'Aoste, ce qui était peut-être le meilleur choix que l'on pouvait faire. Mais, bien que le duc se montre plus tolérant et plus humain, qu'il renonce à l'utilisation des gaz et qu'il révoque quelques-unes des mesures les plus haïssables de son prédécesseur, il est désormais trop tard pour imprimer un tournant significatif à la politique coloniale pratiquée en AOI. Les Ethiopiens reconnaissent qu'Amédée d'Aoste gouverne avec plus de justice et qu'il se bat avec plus de loyauté, mais ils n'interrompent pas pour autant la guérilla, qui deviendra même plus dure au cours des années suivantes.

Angelo DEL BOCA

Historien, professeur à l'Université de Turin

Traduction de Bruno GROppo